

1
Plus d'animaux

par

Mathilde van Cuyt

1886

Saverno

Stab. Tip. Ligure G. B. Biancheri

Via Privata

1886

Plus d'animant

« L'animal aussi éprouve la douleur ; ne le tourmente pas ; aie pour lui aussi un cœur humain. »

Que tous ceux qui s'occupent de l'instruction de la jeunesse, se souviennent de ces paroles, adressées à ses élèves par le célèbre Jean Frédéric Oberlin, pasteur au Ban de la Roche (Alsace) de 1767 à 1824.

L'homme se rend coupable d'une infinité de cruautés envers les animant ; mais que dirait-il si toutes ces créatures, qu'il ne considère que comme des machines, disparaissaient tout-à-coup ?

Qui on se représente la mort frappant tous les animants en une seule nuit ; quel réveil pour l'homme ?

Prenez un fermier par exemple. Il se lève, il court à l'étable pour traire sa vache. — Elle est morte. — Le cheval et l'âne qui servaient à porter ses marchandises à la ville sont morts aussi. Il retourne à la maison; son jeune enfant lui demande en vain le lait de son déjeuner; il n'y a plus de lait; la vache est morte; mais il y aura des œufs frais peut-être? Non, car toutes les poules sont mortes.

Il court chez ses voisins; mais partout la mort a passé, les animaux sont étendus sans vie.

Eh! bien il ira au marché de la ville, car il doit aussi chercher les provisions pour le château; c'est loin et il faut qu'il aille à pied, car le cheval et l'âne sont morts. — Il arrive au marché; la consécration règne partout, tous les animaux sont morts.

Il n'y aura plus de viande, plus de graisse, plus de lait, plus de beurre, plus de fromage.

Plus de volailles, plus d'œufs.

Plus de poisson, plus de gibier.

Les engrais seront perdus.

La douce et chaude laine des moutons
disparaîtra avec eux.

La soie avec le ver qui la produit.

La plume avec les oiseaux.

Depuis la plus simple jusqu'à la plus
belle fourrure, il n'y aura plus rien pour
se garantir du froid en hiver.

Et qui veillera sur la propriété et sur
la famille, lorsque l'homme vaincu par la
fatigue voudra se livrer au repos? — Le
chien est mort.

Les cochers, les charretiers, les gardiens
de troupeaux, les éleveurs de bétail,
les bouchers, les tanneurs, les corroyeurs,
les ouvriers qui tissent la laine et la soie,
pour ne nommer que quelques métiers,
seront sans ouvrage. Tous les rangs de
la société du reste souffriront de la dis-
position des animaux, et malgré la fortune,
il n'y aura plus, ni repas recherchés, ni
écuries, ni chasses, ni toilettes soyeuses.

Riches ou pauvres, qui ne vous êtes jamais souciés d'un animal que pour en tirer tout le profit possible, sans vous inquiéter de la manière dont il est traité, comprenez-vous maintenant ce que vous perdriez si tous les animaux venaient à disparaître? Quelle serait votre vie?

La terre vous donnerait ses produits, c'est vrai; mais pour l'engraisser vous n'auriez plus que des compositions chimiques plus ou moins efficaces; la vapeur vous servirait à la labourer dans la plaine; mais sur la montagne c'est de main d'homme que tout le travail devrait se faire, et malgré tous les perfectionnements que vous pourriez introduire dans les transports, combien de fois regretteriez vous le serviteur dévoué, qui sous le harnais le plus somptueux ou sous le harnais le plus pauvre, vous rendait de si immenses services.

Les climats ne changeront pas. De quoi vous vêtirez-vous en hiver?

De vous resterait le coton, c'est vrai et

- 7 -

Tous les tissus venant de fibres végétales; mais ils n'auraient jamais ni la chaleur, ni la souplesse, ni la légèreté de la laine ou de la fourrure.

Le Créateur vous avait donné les vêtements dont vous aviez besoin en raison du climat que vous habitez; mais l'homme n'a pas voulu comprendre et dans son orgueil il a dit: Qui est-ce qu'un animal et qu'importe comment on le traite? Je suis son maître et j'en fais ce que je veut.

J'ai inventé le fouet pour le cheval, dont le regard supplieant me dit en vain que je lui impose un travail au dessus de ses forces.

J'ai inventé toutes les souffrances sans nom de l'abattoir pour me procurer ma nourriture.

J'ai inventé la chaîne pour le gardien fidèle, que j'expose ainsi à la plus terrible des maladies, en récompense de son dévouement sans bornes.

N'étais-je pas dans mon droit? Que peut-on me reprocher?

7

Ce que l'on reproche à l'homme, c'est d'abuser de ses droits sur les animaux en leur infligeant d'innombrables tourments. L'animal ne demande qu'à aimer et à servir son maître, mais ses forces ont une limite, et l'homme est injuste et cruel lorsqu'il exige de lui un travail, qu'il ne peut accomplir que rendu fou par les coups de fouet ou de bâton.

L'homme est injuste et cruel lorsqu'il ne fait rien pour empêcher les souffrances des animaux destinés à sa nourriture; la faim, la soif les tourmentent pendant de longs voyages, et lorsqu'ils arrivent à l'abattoir, ce n'est pas (sauf quelques exceptions) pour y trouver la mort subite donnée d'une main miséricordieuse, c'est pour y périr dans des supplices indignes de peuples civilisés.

L'homme est injuste et cruel lorsqu'il se charge d'animaux domestiques et ne leur donne pas les soins qu'ils réclament, et celui qu'il tourmente le plus c'est le chien, son meilleur ami, son compagnon

dévoué, son défenseur jusqu'à la mort.
 L'homme sait que le chien peut être atteint d'une maladie terrible, que la captivité et les privations de tout genre peuvent produire, et pourtant il l'enchaîne.

Il sait, qu'ahuri par la frayeur et les mauvais traitements, le chien aura quelquefois recours à son seul moyen de défense et mordra, et qu'à l'instant même le mot de « rage » volera de bouche en bouche et que le malheureux animal sera mis à mort. Mais l'homme ne voit qu'un jeu dans les persécutions dont on peut si souvent être témoin dans les rues, et qui sont presque toujours, la véritable cause des accidents que le pauvre chien va occasionner et payer de sa vie.

Où s'arrêter? car les cruautés de l'homme sont innombrables.

L'animal est muet; il souffre et il meurt pour le maître qui ne l'a pas compris.

Riches ou pauvres, tous, vous employez les animaux pour votre service, pour votre nourriture, pour vos vêtements;

lisez dans leurs regards la pensée qu'ils ne peuvent exprimer; s'ils pouvaient parler que vous demanderaient-ils? Votre affection et vos soins en échange de toute une vie de travail et de soumission. S'ils doivent donner plus encore, s'ils doivent mourir pour la nourriture de l'homme, que leurs regards éperdus vous disent, que c'est la mort subite qu'ils espèrent de votre générosité et de votre justice.

L'animal nous est si précieux que cela seul devrait lui donner des droits à notre intérêt; mais au nom de la pitié, au nom de la conscience, étendons aussi jusqu'à lui cette protection que nous devons à tout ce qui est faible, opprimé et sans défense.

San Remo
29 Avril 1886.

~~~~~